

**Qui blâmera ces Balmanaises et ces
Balmanais de s'être égarés dans le concert baroque
de l'Usine sise à Tournefeuille ?**

Je me souviens de la bûche au chocolat arrosée d'une bonne Kro.
Je me souviens de la cage d'amour à roulettes
De la sciure,
Des machines à laver vrombissantes,
Du vestiaire magique,
De la jubilation,
Du cheval de fer,
Du kiosque creux et des châtaigniers,
Du froid,
Du fer,
Du froid,
Des courants d'air.
Je ne me souviens jamais du Chemin.

Je me souviens de tout sauf du chemin pour aller dans cette
putain d'Usine.

Prête à plonger, elle prend son élan, traverse le pont en volant, franchit le portail ouvert sur les champs, à droite, jusqu'au croisement. Un rond-point, trois routes. Où, où aller ? Elle a oublié, des mois qu'elle prépare ce mariage à l'Usine, des mois enfermée. Tournefeuille ? Colomiers ? Chemin de Bordeblanque, terre plate infinie, elle s'emmêle les jambes dans sa robe. Chemin de la Nasque, horizon d'usines et au milieu de ces tôles, une maison. Perdue dans cet océan de gris. Chemin de la Salvetat, elle s'arrête sur le trottoir, tend le pouce. Les yeux ronds des conducteurs qui penchent la tête pour l'observer. Une voiture qui s'arrête à vingt mètres. Elle court, ouvre la portière, radio qui hurle, elle s'assied. La machine à quatre roues l'avale d'un seul coup.

Je ne sais pas comment nous sommes arrivés dans ce lieu, assourdi par le bruit du moteur, je m'étais endormi. Ma tante nous extirpa un à un de la voiture et nous ordonna de faire pipi entre deux portes afin de « pouvoir jouir du spectacle jusqu'au bout sans interruption. ». Puis nous avons suivi une foule bigarrée. Ma tante jubilait « Regardez, regardez, c'est merveilleux la croix de notre Seigneur nous accueille ». Le sol était jonché de croix bleues... et de fétus de paille qu'elle ignora. Moi, je découvrais un monde inconnu dont j'ignorais tout. Insensible à l'architecture j'observais les familles, les couples qui se bousculaient vers le hangar. Quelles tenues drôles ! Les enfants ne se tenaient pas par la main ! Ils ne marchaient pas en rang !

« Le combat des anges » : titre enjôleur pour ma tante. L'affiche l'avait interpellée à la sortie de la messe. Son esprit comateux avait interprété le motif comme une invitation à assister au combat entre le bien et le mal. Donc, par un dimanche après-midi hivernal, nous voilà partis. Tous malmenés dans sa vieille berline : les cousins, les cousines, le chien, le bébé pour aller « encourager le combat des anges à l'Usine ». Sur les chansons de Guy Béart, elle nous racontait comment des anges musclés, aux ailes atomiques allaient terrasser, exterminer, anéantir LE MAL.

Une fois passée la billetterie un très bel homme suggéra fermement à ma tante de laisser son landau au vestiaire. Elle protesta : ce landau lui venait de sa grand-mère et les malfaisants étaient partout. Cette constatation me fit comprendre que le doute s'insinuait dans son esprit...Peut-être s'était-elle rendu compte qu'avec son kilt, son foulard noué autour de son visage, et ses mocassins, elle détonait –comme nous- un peu. Il y eu même une petite fille qui demanda à sa mère en nous montrant du doigt « Regarde, Maman, y font partie du spectacle eux ? »

Inutile de vous dire que je me souviens d'avantage du spectacle que de la déconfiture de Tantine. J'entends encore le bruit de la parade qui précéda le Combat des anges. D'un immense container de tôle sortirent : un cheval de Troie précédé par des athlètes aux muscles huilés, des poissons léopards cabriolant, des cracheurs de feu enfermés dans des cages d'amour tirées par des tigres du Bengale. Ma tante, devant tant de merveilles pâlistait à vue d'œil. Elle ne savait où fixer son regard et inconsciemment, je suivais le cours de ses pensées. « Pas sur les muscles des acrobates, non, ni sur cette mariée à la robe échancrée, non, non, ni sur le slip incongru de cet Hercule...» Elle voulait maintenant nous éloigner pour que la chape de plomb de sa morale couve encore nos pensées. Mais je profitais du désordre ambiant, et qu'elle était bien occupée avec les petits pour me carapater vers le lieu du spectacle.

Un enchantement : des anges trapézistes aux ailes solides s'échangeaient littéralement une mariée. La mariée écartelée mais consentante dans un fouillis de dentelles et de froufrous volait de l'un à l'autre. Quel spectacle ! Une plongeuse mécanique se jeta d'un pont roulant. Elle se réceptionna mollement dans un kiosque creux.

Je repérai un tas de sciure pour me cacher dedans et je vis repartir tout le monde : les parents, les enfants, les amoureux, les esseulés, les artistes plus ou moins fatigués, plus ou moins courbés. Lové dans mon tas de copeaux, je pensais à Tatie qui au moment d'éplucher les patates pour la soupe, s'apercevrait de mon absence... Elle n'était pas prête de me retrouver, en sortant de sa voiture, j'avais avalé l'itinéraire.

Un lieu étrange, inattendu,
Un lieu désert, fantomatique,
Des personnages désincarnés qui ont abandonné leurs costumes
de scène.

Je me souviens
De vêtements pittoresques qui attendent leur heure,
De machines et de créations fantastiques,
D'époques anciennes,
D'aventures lointaines et exotiques,

De terreurs anciennes face à des présences/absences
D'un cheval monumental attendant de courir
De personnages absents et très présents (Don Quichotte).

L'un après l'autre, ils sortent du local poubelle réhabilité en cabine d'essayage, mais qui sent encore la friture, grimpent sur le mini pont roulant avant de s'élancer sur des fils tendus à deux mètres au-dessus du sol. Ils sont tous noirs. Ils jouent aux mariés. Les garçons sont en combinaison de plongée rouge en latex si fin qu'il dessine chaque muscle avec sur la visière relevée un poisson léopard ocellé en plastic brillant aux gros yeux saillants. Les filles en robes de mariées blanches, véritables ballons de linon vapoureux et de guipures. Dans les cheveux bien accrochés un elfe ailé en verre filé avec sa petite couronne de dauphin. Tous

glissent sur des sandales souples marron glacé. Ils vont, viennent, se mettent en valeur, prennent des risques, en couple ou seuls.

Enfin une voix sort du ventre d'un Don Quichotte en carton-pâte perché sur sa Rossinante parée d'une toile moirée qui monte et descend du plafond pareil à un manège de foire.

C'est le couple n°4 qui est retenu, répétition demain à 10h. Merci aux autres. C'était un casting.

Acheter des marrons glacés, qu'elle idée elle avait eue ! Elle était déjà en retard ! En plus aujourd'hui, alors qu'elle allait essayer sa robe de mariée. Et elle n'était pas en carton pâte, sa robe. Elle l'avait choisie depuis des mois, très jolie, rien d'austère. Elle voulait de la couleur, de la gaieté. Elle avait choisi rouge pour le mystère. Elle avait hésité entre couleur poisson léopard et caïman perroquet, mais c'était le rouge fusion qui l'avait emporté.

En partant au galop à l'essayage, elle avait prit au vol son écharpe moirée pour se couvrir par ce temps froid. Il neigeait. Son Pierre avait oublié sa combinaison de plongée sur l'étendoir dans la cour. Elle était recouverte d'une pellicule blanche. "Ca va devenir une combinaison de ski", se dit-elle en souriant.

Son Don Quichotte était très tête en l'air mais cela faisait partie de son charme. Elle n'avait pas le temps de rêvasser, Dulcinée, il fallait qu'elle se dépêche pour être au magasin avant la fermeture.

En montant dans sa voiture, elle sentit une odeur étrange lui monter aux narines. Cela lui rappelait quelque chose, mais elle ne savait plus quoi. Ah oui ! Ca lui revenait, une odeur de vieux cuir, comme les vieilles valises qui étaient dans le grenier de ses grands-parents où elle passait des heures à se raconter des histoires, en jouant avec les vieux vêtements qu'elles contenaient. Elle avait démarré et pour se rendre à la boutique, elle devait passer sous le pont roulant que la mairie venait d'installer. Elle

avait toujours une appréhension devant ce pont, machinalement elle toucha son chapeau de paille. Elle prit la 1ère rue à droite, la chaussée était glissante, la neige collait à la route. Tout d'un coup, un chien, en aboyant, sortit en courant d'une ruelle en poursuivant un chat qui miaulait. Elle freina, la voiture fit une embardée, zigzagua, monta sur le trottoir et finit son rodéo contre une poubelle en fonte. Sa robe de mariée attendrait.

Dulcinée se retrouva projetée contre le pare-brise, se cognant fortement la tête contre la vitre. Sonnée, elle réussit à s'extirper de la voiture. Elle titubait, elle avait mal à la tête, elle n'y voyait pas bien, elle passa la main dans ses cheveux, elle s'aperçut qu'elle saignait.

Une épaisse fumée noire sortait du capot. Elle se retourna, des passants s'étaient regroupés et la regardaient mais personne ne bougeait. Le chien impassible venait renifler les pneus. Qu'allait-elle faire ? Comment se sortir de là ? Elle se sentait très fatiguée. La neige se remit à tomber, elle sortit son parapluie.

Tout d'un coup, un énorme bruit la fit sursauter. C'est un tremblement de terre, pensa-t-elle.

N'en croyant pas ses yeux, elle vit arriver un tracteur tiré par un immense cheval de fer et d'acier.

Les portes, les fenêtres tremblaient, la chaussée était arrachée. Les badauds s'étaient réfugiés dans une cour intérieure, pétrifiés par la peur.

Dulcinée restait là, immobile se demandant où allait s'arrêter cet engin ! Le bruit se rapprochait, intense, assourdissant. Sa tête allait exploser. Les pattes du cheval se décomposaient littéralement, elle se demandait comment cela pouvait exister.

- « Ce n'est pas possible, il va perdre ses boulons, il s'effondrera devant moi et je vais mourir transpercée de boulons, sous un cheval de fer » pensa-t-elle effrayée.

La vitrine d'un café se brisa, lorsque l'équipage passa devant, les passants se jetèrent sur le sol.

Elle se boucha les oreilles mais elle ne bougea pas comme clouée sur place. Elle commençait à distinguer une forme sur le tracteur. Cette forme avait aussi des mouvements saccadés.

Ils n'étaient plus qu'à cinq mètres d'elle, c'est alors qu'elle le vit : le cheval était conduit par un robot ! Oui un robot, tout de zinc vêtue, de zinc blanc !! Elle se frotta les yeux.

Le cheval freina, soulevant un épais nuage de poussière. Elle était terrorisée.

Le chien revint, renifla les sabots du cheval et sans gêne, leva la patte, se soulagea et reprit son chemin. Dans un bruit de ferraille, le robot se leva de son siège et descendit du tracteur. Il neigeait toujours.

Elle n'osait plus bouger. Elle se demandait si c'était le choc contre le pare-brise qui provoquait cette vision. Elle devait s'être évanouie, on allait la réveiller, se dit-elle.

Il s'approcha de la voiture, elle était glacée et ce n'était pas de froid. Il était tout près, il la regardait, ses yeux roulaient de bas en haut. Il leva son bras et lui toucha le front; de son doigt d'acier, il poussa ses cheveux pour mieux voir sa blessure. Elle entendit une voix grave lui dire : " C'est pas joli, ça saigne beaucoup, il faut aller aux ateliers réparer ça très vite !"

Non ! Non ! Elle allait se réveiller, ça ne parle pas les robots, pas dans la vraie vie. Ca parle qu'au cinéma et elle n'était pas dans un film.

Elle entendit encore : " Pour la voiture, faudra appeler le garage, je ne peux rien faire."

Elle ouvrit la bouche pour parler mais aucun son ne put sortir. Elle avait perdu la parole.

Il la regardait, ses yeux tournaient maintenant de droite à gauche.

- "Vous comprenez ce que je dis ? Vous ne parlez pas, c'est normal, c'est le choc ! Allez, je vous emmène, les « Thérèse » vont vous soigner !".

Il la souleva et l'installa sur le siège qui s'était incliné à son approche. Il alla parler à l'oreille du cheval qui opina de la tête. Il monta sur le tracteur à côté d'elle. Elle le regardait fixement. Il appuya sur des boutons, un écran sortit devant elle, le plan de la route apparut où 3 lettres clignotaient : RSP.

- " C'est la Route à Sabots Propres, qui me permet d'aller vite sans abîmer la chaussée. C'est pour rejoindre les zones vertes plus vite."

Il sortit un gyrophare qu'il installa sur la croupe du cheval. La machine trembla et décolla.

Elle ferma les yeux et se souvint des robes de mariées, des chapeaux, des souliers et des combinaisons de plongée qu'elle était en train de laisser.

Après avoir pris la dernière sortie, ils arrivèrent dans un endroit désaffecté. Pas d'arbres, pas de maisons, juste des champs en friche. Il s'arrêta devant un hangar et appuya sur un bouton. Une cariatide drapée dans une tunique chatoyante sortit d'une guérite que Dulcinée n'avait pas vue. Elle leva son bras et lui demanda d'une voix douce :

- " Bonjour, puis-je t'aider ?

- C'est une urgence, préviens les « Thérèse »."

Le hangar s'ouvrit.

Arrivée dans le hangar, elle vit une foule hétéroclite s'affairer. Elle se souviendrait longtemps de cet homme en bois, debout sur un escalier en colimaçon qui essayait de sauter sur son vélo, sans jamais l'atteindre.

Dans des boxes, on voyait passer des lumières et des étincelles, dans d'autres, on sciait du bois, ailleurs on vissait des boulons. Elle n'était pas rassurée. Qu'allait-on lui faire ? Elle avait peur. Il lui sourit, ses dents s'allumèrent. Il s'arrêta devant une porte où scintillait une croix bleue. Il la prit dans ses bras métalliques pour l'aider à descendre. La porte s'ouvrit et deux infirmières jumelles l'accueillirent. " Bonjour, nous sommes Thérèse et Thérèse, nous allons nous occuper de vous". Elles l'installèrent dans un rocking-chair.

- "Je repasse vous chercher dans 1 heure" lui dit-il en clignotant de l'oeil.

Comme promis, il revint 1 heure après. Elle allait beaucoup mieux. Les « Thérèse » l'avaient prise en charge et elles avaient fait du bon boulot. Elle avait retrouvé la parole. Il l'installa sur une palette mobile dernier modèle. Ils sortirent du hangar et traversèrent une cour encombrée de ferraille. Un grand container, en plein milieu, prenait toute la place. En passant devant, elle vit inscrit "machines de spectacles".

"De quoi s'agit-il ?", lui demanda-t-elle.
"Ici, on crée, on invente le bonheur".
"Je peux voir ?"
"Plus tard", lui répondit-il. "Suivez-moi".

Il ouvrit une porte en bois et ils se retrouvèrent dans un jardin. Devant eux, une roulotte peinte en vert avec des jardinières aux fenêtres. Il l'invita à rentrer. Au centre de la pièce, une grande table sur laquelle le couvert était mis.

"Installez-vous, je reviens". Elle prit place sur un fauteuil caïman. Il rajouta 2 bûches dans le poêle. Il alla chercher des boissons dans le distributeur éléphant installé dans la cuisine, puis revint poussant une desserte avec des mets dessus. Un rayon de soleil rentra dans la pièce, éclairant le piano droit.

Il enfila un tablier bleu, assorti à ses yeux lumineux.

" Que voulez-vous boire après toutes ces émotions ?"

Elle se disait qu'elle allait se réveiller, qu'elle était encore dans un rêve. Elle était en train de prendre l'apéritif avec un robot! Impossible !!.

"Un peu de musique"?

Des djembés se mirent à jouer seuls, elle sursauta et se retourna. Elle aperçut devant la fenêtre une grande cage en osier dont la porte était ouverte.

« Vous n'avez pas d'oiseaux? » lui demanda-t-elle, surprise de s'entendre parler.

« Des oiseaux ? Dans une roulotte ? Pourquoi faudrait-il mettre des animaux ou des humains en cage ? ».

Au même moment un ange passa...

Porter sa robe de mariée
Monter sur des cartons pâtes
Avoir une vue d'ensemble
Sentir et chasser l'ambiance austère
Briser le mystère
Se poser la question :
D'où viennent ces poissons léopards ?
Se remettre au galop
Regarder les jolis reflets de sa robe moirée
Rajouter sa combinaison de plongée
Croiser Don Quichotte
Sentir l'odeur d'algues marines
Poser ses valises devant la porte
Prendre le pont roulant
Jeter cette maudite recette à la poubelle !

Le spectacle se passe dehors. Sur une petite place (pelouse de l'Usine) est installée une structure de chapiteau. Elle permet aux spectateurs de voir ce qui se passe à l'intérieur. Il y a deux tables de jardin et deux ou trois portants de vêtements. Une table porte des amuse-gueules, l'autre des cadeaux laids et hétéroclites.

Apparaît une jeune femme ébouriffée et fébrile vêtue en collant complet noir. Elle est très énervée, picore à droite et à gauche pour finalement engloutir et se gaver. De la nourriture rate sa bouche et tombe.

Elle avise une robe de mariée pendue à un portant. Elle la prend l'air décidé. Avec son autre main elle tâte d'autres tissus qui semblent l'attirer beaucoup plus. Malgré tout, elle pose la robe de marié au sol. Elle l'enjambe et elle la fait monter le long de ses jambes. Elle a de la maladresse et des mimiques de dégoût.

Avec la robe de mariée à moitié enfilée, elle se dirige vers la table où sont posés les cadeaux très kitsch et très laids. Elle réfléchit, a des hésitations.

Surgit un homme en combinaison de plongée noire. C'est une tenue de cérémonie : par-dessus la combinaison un énorme nœud papillon blanc, un chapeau haut de forme, une ceinture scintillante.

La comédienne se jette dans les bras du marié. On la voit ensuite réfléchir puis reculer avec des mines d'effroi. Elle prend le marié par la main et ils se dirigent vers les cadeaux. Ils se les lancent à la figure par jeu puis les piétinent. Le marié enlève les accessoires de fête et tous les deux s'approchent de l'autre table et jettent les amuse-gueules en l'air.

La comédienne déchire alors consciencieusement la robe de mariée. Ils se mettent à valser lui en combinaison et elle en collant intégral.

Ronde générale fellinienne avec fanfare ludique et grotesque.

Ils me sont familiers ces robots déments, ces anges boxeurs, ces poissons léopards, ces mariés ridicules. Des plongeurs fabuleux descendent aux abysses. Je les ai toujours connus ces aventuriers au long cours, ces pirates légendaires, ces vaisseaux mirifiques, ces équipages improbables. Je me souviens de lieux oniriques. Je me souviens d'Achab, de Phileas Fogg, du capitaine Nemo. Choses fantasmées et si vraies, Personnages enfuis et si présents, Costumes de scène fantomatique et néanmoins habités.

Oh !la!la!la ! Ce bric-à-brac m'énerve. Je comprends vite pourquoi, il me rappelle mon propre grenier si encombré. Je monte, je contemple, je prélève une paire de raquettes à neige complètement obsolètes et je redescends piteusement impuissante. Mais ici, chaque objet vibre d'enthousiasme, d'espoirs en des projets aboutis ou non.

La figure de proue du voilier, pourquoi ne l'ai-je pas reconnue d'emblée ? C'est qu'elle est devenue chauve depuis la dernière mise en scène. Mais perruque au vent, toujours belle, les cuisses, les seins voluptueux en bois luisant, elle se sent prête à sentir les battements d'ailes des grands oiseaux en papier léger. Prête à fendre l'eau dans une grande machinerie à faire rêver, peut être en hommage à Neruda qui les aimait et les collectionnait dans ses villas donnant sur le large. Proposer le rêve, mais pour le moment matériel inerte, rangé, caché, derrière la palissade, en attendant !

Quelle pièce pour ce couple joyeusement libertaire adepte de l'amour libre et faisant un enfant qu'ils pousseraient dans ce landau peint, naïf et sentimental ? Quant à la valise, ne pas y toucher sous peine de passer la journée à découvrir des textes annotés dans l'urgence et peut être avec talent.

Le combat de boxe surprend. L'affiche est ancienne, car les lettres peintes à la main sont abandonnées depuis longtemps. Mais le dessin est si soigneusement travaillé, si méticuleusement réalisé qu'il semble à l'origine d'un projet essentiel pour l'artiste. Quel sens donner à ce duel fratricide, mystère ! Toujours, sans cesse, sans renoncer, il faut étayer, consolider pour que le projet tienne le coup, arrive à terme. Accepter les errements et même s'en nourrir comme on accepte ceux de notre pilote qui nous mène vers ce lieu magique.

Qu'ils me regardent, fichtre, diantre, je serai toujours le furtif.
Leurs fusils, leurs lance-pierres sont vains.
La brume du fleuve m'enveloppera, me bercera, j'ai confiance.
La rumeur enfle, j'entends rugir mes partisans.
Des caves, du cloaque, de sous les escaliers, les cris montent.
Et mes poils se hérissent, et mon sang bat sous mes paupières,
j'esquive les balles bientôt je flotterai.
Les brutes se taisent et se ressaisissent.
J'attends le projectile qui me sera fatal.
La terre.
Mon aile se déchire sans fracas.
Au sol une masse noire, vivante déborde des ruelles, se déverse
dans les artères et séditieuse grimpe jusqu'aux toitures.
L'air.
Son souffle me porte.
Mon aile se déploie comme une étoile de mer, en bas le peuple
étouffe les canons, au grès de son désir je vole.

Ce marron glacé est à croquer. J'adore quand il fond dans la bouche, parfume mes dents, sucre ma gorge. Ma robe de mariée est toute tâchée, j'en ai mis partout ! De toute façon, ce mariage est en carton pâte. Une mauvaise idée. Je n'aurais jamais dû accepter. Cette maison austère qui me glace les os. Tous des imbéciles. Un mystère qu'ils soient ses parents. Il a l'air tellement différent d'eux. S'ils apprennent qu'il s'affuble d'un caleçon poisson léopard, j'imagine le scandale ! Au galop, je te dis, au galop, plus vite que ça, je n'arrive pas à la boutonner jusqu'en haut. Pourtant elle est belle. Ce buste moiré me va très bien. Quel gâchis ! Je suis sûre que ses copains se sont mis en combinaison de plongée. Faut dire qu'il n'arrête pas. Tous les week-end il est parti plonger, d'ailleurs j'en ai marre. Un vrai Don Quichotte de la mer ! A quoi ça sert d'aller ramasser les canettes qui jonchent le sable, il y en aura tout le temps, les gens sont des porcs ! C'est tout. Cette odeur de brûlé qui me vrille la tête, qu'est-ce que c'est ? Ils ont raté le rôti, j'en suis sûre. Et puis j'en ai marre, je vais faire ma valise. Ce mariage me stresse. Et si je parlais là, comme ça, sans rien dire à personne ? C'est dommage quand même, on avait même commandé un pont roulant, très impressionnant, les invités auraient été bluffés de nous voir arriver comme ça. Je pars, je me tire, je me casse, j'arrache ma robe, je n'en veux plus, elle est moche, elle est nulle, allez hop poubelle !

Il était pris d'une euphorie créatrice qui distribuait du bonheur alentour.
La foule demandait du merveilleux encore et encore.
Elle voulait exister, rire, exulter en attendant le jour
D'une fraternité nouvelle ; tous se sentaient renaître.
Chacun voulait sa part de bonheur.
Les ponts, les câbles, les piliers, les pylônes se mettaient en marche d'un seul élan souverain. Ville en marche.
C'est quand, c'est où le bonheur ?
La foule enflait et prenait le pouvoir.
La nature approuvait ce renouveau.
La lumière voulait être partout.
L'univers se craquelait comme pour expulser des scories sous les applaudissements de la foule.
Silence soudain.
Les fantômes de notre tristesse s'enfuyaient.
Des convois couverts de fleurs nous firent de grands signes.

Une mariée juchée sur un tracteur tracté par un cheval de fer immobile. Une pièce gigantesque aux immenses plafonds remplie d'un bric à brac d'outils. Elle déguste des marrons glacés.

-J'adore. J'adore, j'adore ! J'adore quand ils fondent dans ma bouche, parfument mes dents, sucent ma gorge !

Elle s'essuie les mains sur sa robe. Un homme en caleçon au motif poisson léopard surgit sur la droite.

-Mais qu'est-ce que tu fais ? Tu t'en es mis partout ! Regarde-la, elle est toute tâchée ! On dirait que tu t'es roulée dans la boue !

-Et alors ? Crème glacée, blanc cassé, chantilly, toutes les mêmes, ces robes ! La mienne est originale au moins, regarde le marron qui brille sur le tissu ! Mais qu'est ce que tu fabriques encore en slip ?

-Je ne trouve pas mon costume. C'est toi qui l'as caché ?

-Peut-être bien que oui, peut-être bien que non...

Elle descend du tracteur, s'approche de lui, commence à le tripoter.

-Il est où mon mimi, ma souris, hein, montre-moi tes beaux muscles de plongeur...

-Arrête ça, ce n'est pas le moment ! Si ma mère arrive, qu'elle me voie avec ce slip, j'imagine le scandale !

Il la repousse violemment.

-Bon, ça suffit maintenant, dis-moi où tu as caché mon costume !

-Je ne l'ai pas touché, ta sape de pingouin ! C'est sûrement tes imbéciles de copains qui l'ont pris. Tu sais, ceux avec qui tu plonges tous les week-ends, ceux avec qui tu t'éclates dans la mer pendant que j'attends toute glacée sur la plage ! J'en ai vu deux ou trois qui traînaient dans la cour, ils avaient un drôle de sourire, je suis sûre qu'ils préparent une blague bien salace pour le mariage...

-Ils sont où dans la cour ?

-Tout au fond, derrière les caravanes.

Il disparaît en courant. Elle remonte sur le tracteur, dépitée.

-Allez au galop, plus vite que ça, au galop ! C'est ça, cours plus vite, va vite les rejoindre ces demeurés du dimanche ! Jamais tu ne le trouveras ton costume, je l'ai haché menu tout menu, mélangé à la sciure, sous la machine à bois ! Y'aura pas de mariage, rien du tout ! Quand je pense à ce que les beaux-parents ont dépensé pour ce pont roulant, ça me réjouit ! La tête qu'ils vont faire, un désastre...

Elle descend du tracteur, caresse longuement le cheval de métal, court sur le béton et saute dans une énorme poubelle.

Ma Dulcinée,

C'est toujours avec amour et grande tendresse que je t'écris. Pour te donner des nouvelles d'Ici où ma charge de jour en jour s'alourdit. Notre maître me nomme « Grand Ingénieur des machineries de fêtes », quel avancement ! Tu connais mieux que quiconque mon désarroi quand Chambellan je fus nommé. Te quitter toi et notre terre dont tu exprimes si bien la beauté et la douceur fut un déchirement. Je dois maintenant inventer des machines de plaisir et de rire. Moi qui ai le cœur brisé, ma douce, de ne plus t'entendre, de ne plus même t'apercevoir, de te savoir seule sur notre domaine... Accompagnée seulement de la promesse d'un héritier à venir... Pourrais-je seulement me libérer pour sa naissance ? Car les noces sont prévues pour juin... J'espère seulement, je prie pour qu'elles soient une fois de plus différées par cette capricieuse, ou alors avancées ! Car si seulement cette union pouvait –par la faute de cette pécheresse– être avancée, nous nous retrouverions ma Belle, en mai... et ensuite sa Seigneurie pourra toujours dépêcher messagers et courriers, je me charge de les faire disparaître. Je resterai auprès de toi de longs mois. En attendant pour te distraire je vais coucher sur ce papier l'état de mes réflexions. Ingénieur en machineries, moi, docteur en droit, pourquoi pas artificier du roi, ou bateleur, je te le demande ? Quelle époque...

Je me dois d'imaginer Parade, Bals et Machines : musiques et danses seront écrites par le Maître de Musique –l'Ex Secrétaire -. Je déroule sur cette lettre l'avancement du projet un peu comme les idées me viennent : sans ordonnancement. Tu me pardonneras mais le règne du désordre sème la confusion dans tout esprit...

Je vois donc une parade comme un défilé carnavalesque se rendre dans un endroit secret : vaste. Une clairière dont chaque arbre serait orné de bouquets luminescents ou un pré à l'herbe douce. Sur ce pré : des fabriques en toile et en rocaille de carton pâte. Comme le lieu est secret, le dessein du rendez-vous l'est aussi.

L'été ou le jour du Mariage de la greluce avec son falot prétendant sera dignement fêté par un bal champêtre et populaire à la fois, accompagné par fanfare et orchestre mais aussi d'un bal royal. Chaque invité, citadin ou manant pourra se vêtir d'une parure autant magnifique qu'éphémère : robe de mariée évanescence en dentelle de papier, combinaisons de plongée moirées pour sirène de la rue, frac odorant à basque en queue de morue ... Je ne connais pas le Répertoire, je ne suis pas expert en musique à danser mais j'entends déjà un orchestre ambulante formé de poissons léopards : des costumes ajustés et soyeux pour les musiciens.

Les « invités » de marque, tu les connais déjà, ils ont forgé nos mythes.

Peau d'âne suivie par sa monture, ignorante de son destin. Don Quichotte fébrile et monologuant accompagné par son infirmier lénifiant : Sancho. Shéhérazade, mais cette dernière arrivera sur un véritable tapis volant, grâce au pont roulant de mon invention, cela devrait pouvoir se faire. Le cheval de Troie caracolant, péniblement suivi par des guerriers huilés -un peu ridicules tu le sais. Ces héros pourront faire de la gymnastique : pyramides humaines, jongleries. Ce genre d'exhibition plait toujours aux dames d'ici -qui n'ont pas vu grand-chose soit dit en passant.

Le bal, je l'imagine INTERMINABLE...pour se reposer, s'isoler, se restaurer : les invités s'abriteront sous les fabriques. Pour les couples, des cages d'amour à roulettes les attendront tapies derrière les buis taillés -le jardinier en chef est un ami- ou derrière des paravents aussi légers que gigantesques. J'userai à dessein de la Pâte à papier.

Les victuailles ne seront pas si faciles que cela à obtenir. Tu connais le roi toujours prompt à la dépense -quand il ne s'agit pas de sa bourse-...Même pour le mariage de sa fille, il projette de réaliser des économies substantielles sur les frais de bouche...Quelle vulgarité !

La Machine à cracher les Marrons glacés ne fonctionnera que par intermittence et lancera quelquefois des marrons et quelque fois des petites boules de papiers précieux qui une fois déroulées délivreront des poèmes ou des prédictions.

La Fontaine à vin, couplée d'une boîte à musique, sera actionnée par un levier, mais il faudra que la pompe s'active en cadence car sinon la mélodie s'étranglera et se transformera en grand rire moqueur...Je me réjouis à l'avance de l'effet de ma machinerie sur les gentils hommes de la cour...le mécanisme de la pompe, tu t'en doutes, sera délicieusement grippé.

Les jus de fruits capiteux traverseront un *manneken piss* translucide, avant de finir dans les verres des chérubins...De mauvais goût dis-tu ? Evidemment, mais je le présenterai au Roi comme une leçon d'anatomie...-Il n'y connaît rien-. Ce sera réjouissant de regarder les enfants choisir -qui la pomme, qui la fraise- puis écraser les fruits en les enfonçant dans la gorge de la statue et d'entendre leurs commentaires éberlués lors de la traversé du jus précieux dans ces viscères de verres. En plus ils se saliront, leurs mères en seront pour leurs frais.

Pour la machine à découper le saucisson, j'exécuterai une fidèle reproduction miniature de la scierie de chez nous. Tu sais celle qui se niche aux creux des deux montagnes...Une lettre part ce jour, en même temps que cette missive, dans laquelle je demande les plans à notre ami l'elfe dauphin. La roue, hélas, ne tournera pas avec la force du torrent...Ici le temps s'arrête et même les rivières s'alanguissent... Mais une « cage à écureuil » suffira à faire s'emboîter les roulements...Et le saucisson expirera dans de grands crissements de lames et de couteaux et les hommes s'étourdiront dans la cage infernale.

Passons aux fabriques si tu le veux bien, prête moi ta main et accompagne moi dans ces lieux de repos et de plaisir. Quels sont les ingrédients d'un bon mariage : hasard, abandon et volupté. Ma chère, tu ne me contrediras pas. Le hasard de la rencontre sera décliné dans une Fabrique facétieuse. Je me suis inspiré des jeux auxquels nos gens s'adonnent lors des fêtes du solstice...Toutes les heures les invités pourront choisir, changer ou confirmer leur cavalière ou leur cavalier. Pour cela l'homme pénétrera dans une tente où des femmes seront allongées sur un lit de 12 places. La tête et le corps de toutes seront recouverts d'un drap épais et ne dépasseront de l'étoffe que leurs pieds sanglés par des anneaux de cuivre rouge. Le prétendant armé d'une plume de paon chatouillera tour à tour ces pieds et choisira sa compagne, selon son inclination, au grondement ou au

tintement de son rire...Notre fâcheuse princesse inaugurera le procédé avec ses suivantes. Je suis bien certain que son promis ignore tout de son rire guttural. Peut-être préférera-t-il le rire cristallin de Mademoiselle La Bougeotte. Je peux déjà voir les joues teintées de dépit de notre Princesse se voyant préférer une Baronne fanée...Et le rire et les moqueries du peuple les entends-tu ? Je te décris par le menu le processus pour choisir les Dames mais la règle peut s'inverser et les Dames pourront choisir cavaliers à leur goût et les cavaliers damoiseaux enchanteurs et les filles demoiselles disponibles...

Pour l'abandon je suis assez content de ma trouvaille. Tu affectionnes le buis et cette Fabrique te sera dédiée. J'ai dessiné un labyrinthe à quatre entrées. On y pénétrera par couple ou par paires. L'un aura les yeux bandés, l'autre, les oreilles emplies de cire. Le sourd guidera l'aveugle...Décevant ? Attends...Je t'ai dit : quatre entrées : huit êtres fréquenteront ce labyrinthe. Que feront nos amis lorsqu'ils rencontreront d'autres égarés ? Le sourd préviendra mais l'aveugle ne pourra pas se rassurer : à ses questions aucune réponse. Comment sera-t-il certain de sortir du labyrinthe avec son compagnon ? Ne fera-t-il pas marche arrière ? Suivra-t-il la bonne voix ? J'installerai une poulie au dessus du labyrinthe qui soutiendra une cage à hirondelles. Je la ferai descendre au moment opportun et j'ouvrirai les cages pour que les oiseaux terminent de distraire nos joueurs.

Des tentures bigarrées dessineront la dernière Fabrique. Mais serait-ce une tente, un lit à baldaquin gigantesque, un nid ? Je ne suis pas encore décidé. On pourra pénétrer cet univers seul ou accompagné. L'intérieur sera éclairé par une luminosité diffuse et constante. Les invités déchaussés toucheront un sol ouaté, des mélodies anciennes les berceront, ils pourront s'allonger sur des coussins volumineux et une fois installés une pluie de duvet d'eiders se déversera sur les visiteurs ? Connais-tu plus douce caresse ?

Voilà ma Douce, l'état actuel de mes réflexions. Je n'ai pas oublié la vertu et la fidélité comme élément incontournable d'une union. Mais vois-tu, ce soir je suis à bout de fatigue et je n'ai pour ces sentiments aucune inspiration. Mais toi, je t'en prie, fais moi part de tes suggestions, tu es tellement imaginative.

Prends soin de ta jolie personne mon ange ne quitte pas ta couche, tu sais que les coquilles sont si fragiles...Décris-moi

notre vallée, parle-moi de chaque arbre que tu vois de ta fenêtre. Dis-moi si la neige, par plaque, tient encore ses promesses sur nos montagnes. Fais-toi porter l'écritoire et pour te distraire et pour mon bonheur fais-moi part de toutes tes pensées, de tous tes désirs.

Allons il ne nous reste plus que 6 mois avant l'éclosion...Il faut que notre petit soit en pleine santé, qu'il crache du feu et qu'il puisse défier ce monarque...Alors Patience.

Je pense à toi et je suis à tes côtés.

Elle court, court, encore et encore, elle a mal aux poumons, elle a mal à la tête. Et puis, tout à coup, une vision. Elle s'arrête. Le vieux landau de sa grand-mère, juste là devant elle. Jamais elle n'aura d'enfants. Du moins avec lui. Elle l'a quitté, déchiré sa robe de mariée. Et pourtant...des heures passées à le peindre, fleurs mauves et soleil lumineux en pensant au petit ange qui rêvera peut-être dedans. Plus maintenant. Deux minutes de répit. Elle court, court, encore et encore, elle court si vite, si haut, qu'elle décolle, elle s'envole, elle le sent, elle le voit, ses pieds quittent le sol de béton, elle vole vers sa liberté ! Ca y est.. Elle y est. La sortie de l'usine, du grand bâtiment immense et désolé. La lumière lui transperce les yeux, le vent s'engouffre dans ses narines, sa bouche, son cœur, son ventre. Devant elle, la ferraille qui jonche la cour. « Machines de spectacles ». Elle a cru qu'ils s'aimaient, pour toujours, à jamais. Théâtre de chambre, théâtre familial, théâtre de rue. Naïve, si naïve...

Bon aujourd'hui je m'y mets, je vais pour une fois cuisiner ! J'attrape ce maudit livre et allez soyons folle ouvrons le hasard....Alors page 77 et la fameuse recette du marron glacé. Pour éviter de me tacher je vais prendre un tablier...évidemment j'en ai pas, quelle poisse mais bon j'aurais pu m'en douter car je ne cuisine jamais. Bon allez ! C'est jour de fête alors je vais enfiler ma robe de mariée. Oh que je suis belle dedans, que je la porte bien.

Ah je suis trop petite pourquoi cette robe ne me grandit pas ? Elle qui me grossit tant franchement je n'ai aucun regret à la porter pour cuisiner. Je pars chercher ces cartons pâtes que j'avais mis de coté et en les empilant je devrais atteindre la bonne taille pour voir le plan de travail et avoir assez de place. Tiens ça me rappelle cette cabine d'essayage où j'avais enfiler cette robe pour la première fois, elle était étroite, petite, froide, le cliché austère par excellence. Cette cabine d'essayage restera encore pour moi un véritable mystère, tout comme ces poissons léopards dessiné en bas de la recette. Et là c'est le drame je pose des questions : A quoi servent ils ? D'où viennent ils ? C'est moi qui les ai dessinés ?

Bon c'est pas tout, assez rêvassé, faut que je me remette au galop pour commencer cette maudite recette. Oui mais bon en même temps en ayant parler de la cabine d'essayage je me rappelle l'essayage de ma robe de mariée.... Je n'avais pas eu de mal à l'enfiler et à fermer ma jolie robe aux reflets magnifiques

dans ce bleu moiré qui mettait en valeur mes jolis yeux en forme d'amande.

En face du magasin, il y avait ces jeunes qui essayaient des combinaisons de plongée. Ils étaient très drôles car si l'un n'arrivait pas à rentrer dans sa combinaison, l'autre n'arrivait pas à la fermer et le troisième tomba en emportant le rideau de leur cabine, il se retrouva à terre enroulé dans ce rideau bleu turquoise et à ce moment-là je me suis mise à rêver un instant qu'il m'offrait pour mon mariage des poissons léopards, (et c'était donc pour cela que j'en retrouvais dans mon livre de cuisine ?). Toujours en rêvant je me suis mise à imaginer qu'ils croiseraient peut être un naufragé se prenant pour Don quichotte qui radotait sur son mariage passé comme un conseil ou une mise en garde.

Eh merde ! Je suis revenue à la réalité car j'avais oublié mon masque de visage parfum algue marine depuis plus d'une heure et celui-ci commençait à s'effriter et tombait délicatement sur le plan de travail. J'aimerais me reposer un instant car tous ces songes m'ont épuisée ! Mais j'ai pas le temps car mes valises sont prêtes, mon livre m'attend, et je dois faire cette fichue recette sinon je ne peux pas voyager le ventre vide !

Toujours sur cette estrade de carton pâte, je tourne la tête vers la droite et vu d'en haut mon carrelage noir et blanc de ma cuisine prenait la forme d'un pont roulant qui pointait la direction de la poubelle. Il ne m'en fallait pas plus, j'ai compris que je devais dire adieu à la recette ratée, au mariage organisé et aux rêves revisités !

L'espoir, leur ange ils m'appelaient.
A la sortie de l'usine, aux soirs tombants j'étais là pour leur
montrer la voie.
Au début, j'agaçais doucement les puissants.
Mais toujours plus nombreux les enfants s'évadaient emportant
Cheval de Troie, machineries, voiles et coffres.
Ils ont créé un monde, ils ont inventé l'herbe, le soleil et les
cieux.
Et moi dans une pirouette j'étais le prince, j'étais le fou.
Le méchant souverain a envoyé l'armée pour nous écraser, nous
ratiociner, nous mettre au travail.
Que peuvent les êtres contre le fer ? Les pauvrets s'amenuisent
dans la nuit.
Les suppôts de l'autorité me poursuivent...

En 2002, seulement 6% des poissons léopards survivaient encore dans la grande piscine de l'Usine. Grâce aux soins quotidiens des mythiques Thérèses, aux miettes de marron glacé avalés chaque jour, la population des poissons d'acier a explosé. Chaque nuit, les hommes masqués du GDRA les pêchent par dizaines, armés de leurs époussettes en voile de mariée. Magali les aligne soigneusement sur les étagères de l'immense chambre froide. Chaque samedi, les ateliéristes du grand Toulouse les savourent, en sandwich, en petits fours saupoudrés de pâtés, ou enrobés d'endives parfumées au café. Philippe, Didier, Annie, Emmanuelle, Stéphanie et Hélène, suspendus aux tuyaux plafonniers, dansent, virevoltent et déclament la recette du saucisson littéraire. Dans la cour, les bibliothécaires moulinent des montagnes de livres, purée de mots aromatisés à la fraise. Le ventilateur à odeur tourne et souffle dans les naseaux du cheval de fer. Les mots des robots angéliques volent par-dessus Tournefeuille, parcourent les champs, rasant les tuiles rouges des maisons, et s'engouffrent dans la rue de la boutique d'écriture.

Texte collectif de Myriam Bonet, Karine Guiton, Elise Mascré, Jean-François
Mouly, Eric Puges et Paquita Sabaté
Atelier d'écriture de Balma animé par l'écrivain Philippe Berthaut